

Le don du regard

Tatiana ARCAND

Volume 30, numéro 2, 2018

Au coeur de la francophonie de l'Ouest canadien

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1052459ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1052459ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Presses universitaires de Saint-Boniface (PUSB)

ISSN

0843-9559 (imprimé)

1916-7792 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Arcand, T. (2018). Le don du regard. *Cahiers franco-canadiens de l'Ouest*, 30(2), 307–323. <https://doi.org/10.7202/1052459ar>

Le don du regard

Tatiana ARCAND

«Ce que je ne peux oublier, c'est que ce fut très certainement le beau Jardin de Paris, illuminé comme par un soleil venu droit de mes Prairies, qui illumina en moi-même le don du regard, que je ne me connaissais pas encore véritablement, et l'infinie nostalgie de savoir un jour en faire quelque chose.»

Gabrielle Roy, *La Détesse et l'Enchantement*

Il est intéressant de constater que René Richard et Gabrielle Roy sont tous les deux allés en France pour faire des études, mais à des moments différents, de sorte que leurs chemins n'auraient jamais pu s'y croiser. En fait, ils ne se sont connus que bien des années plus tard, au Québec, et c'est à cette époque que Gabrielle Roy s'est inspirée de la vie de René Richard pour concevoir le périple de Pierre Cadorai dans *La Montagne secrète*. Pourtant, les deux ayant emprunté le même chemin vers l'Europe à la recherche de nouvelles expériences, nous nous sommes demandé ce qui serait arrivé si le destin leur avait permis de se rencontrer en France. Quelles en auraient été les circonstances? Qu'est-ce qu'ils se seraient dit? Pour le savoir, transportons-nous à Paris et remontons jusqu'à l'an 1937, année où Gabrielle Roy y est arrivée. Supposons que René Richard fût là en même temps. Puis, laissons notre imagination suppléer à la réalité¹.

* * *

Gabrielle tourna rue Cujas et rejoignit le boulevard Saint-Michel en trombe, comme si elle devait arriver à un rendez-vous important qu'il ne fallait absolument pas manquer. Pourtant c'était le dimanche, elle n'avait rien de pressé ce jour-là, et le monde était en fête. Des Parisiens déambulaient le long de la rue, des bicyclettes descendaient à faible allure vers la Seine, et le grondement de la circulation se mêlait tout doucement

à la rumeur que faisait naître sur les boulevards une radieuse journée d'automne.

Le vent avait chassé les nuages de la veille et fait transparaître une pureté lumineuse qui, en temps normal, aurait apporté du bonheur à Gabrielle en lui rappelant le ciel si bleu du Manitoba, à ses yeux la plus belle des conjurations contre toute préoccupation, contre toute pensée triste ou sombre. Mais en ce moment, son esprit était ailleurs, et si loin des scènes se déployant sous ses yeux, qu'elle ne semblait rien entendre, rien voir de ce qui l'entourait, comme si elle était cloîtrée dans une sorte de cocon en pleine rue de la grande capitale.

Jamais, depuis son arrivée à Paris, Gabrielle ne s'était sentie si mélancolique, si déçue, si impuissante. Qu'est-ce qui l'avait amenée à croire qu'elle pourrait se faire une carrière dans le domaine du théâtre? Et à Paris en plus! Devait-elle tout lâcher et rentrer chez elle? Était-ce la seule réponse à son dilemme? Mais alors, puisque toute sa famille savait qu'elle était là pour étudier l'art dramatique, comment lui expliquer qu'elle abandonnait son projet? Et sa mère, qu'est-ce qu'elle en dirait!

L'esprit emprisonné dans ce tourbillon de pensées, il s'y ajouta tout un flot d'images qui venaient et revenaient en elle par vagues successives. Elle se revoyait dans le grand hall de la gare ferroviaire au moment de son départ de Winnipeg, entourée de ses amis qui étaient venus la saluer et l'encourager à tenter l'impossible pour que son succès puisse ainsi rejaillir sur tous. Leurs petits cadeaux, les billets de banque que certains avaient glissés dans sa poche en prévoyance des jours maigres s'il devait y en avoir. Tout un tableau rempli de visages souriants qui lui avaient lancé des baisers et offert des vœux de bonheur. Et, au milieu de ces êtres heureux, le petit visage chagriné de sa mère qui, tout en ne voulant pas voir sa fille s'éloigner ainsi, avait tout de même fini par se convaincre que c'était le sort qui la happait pour une tout autre vie.

Qu'en était-il du grand rêve consolateur de sa jeunesse, celui dont Gabrielle s'était tant de fois enivrée alors qu'assise à la fenêtre du troisième étage de la maison rue Deschambault, et qui avait fait naître en elle une ivresse confiante en l'avenir? Car ce rêve l'avait entraînée loin de la réalité de leur vie quotidienne; il lui avait dit qu'au-delà de cette vie souvent

morne et désespérante que ses parents surtout avaient connue, il y avait des splendeurs voilées et insoupçonnées, une autre vie, accessible à quiconque avait le courage de la chercher et la patience de l'attendre. Gabrielle s'était mise en route pour l'atteindre, croyant, en dépit des dernières hésitations, qu'elle tenait solidement son destin entre ses bras. Et maintenant? L'excitation et la joie évanouies, ne restait-il que la crainte? Ou était-ce plutôt le constat qu'elle n'était pas faite pour le théâtre? Il fallait peut-être se rendre à l'évidence. Pourtant, elle y avait tellement cru, à son rêve, et c'était pour le réaliser qu'elle s'était rendue en France.

En proie à un tel foisonnement de pensées, Gabrielle arriva au bord de la Seine et s'y arrêta un moment pour reprendre son souffle. Distraitement, elle promena son regard sur la scène qui s'étendait sous ses yeux. C'était un tableau lumineux d'or et d'azur qui, tel un archet jouant sur son âme, capta tout à coup son attention et lui offrit momentanément un refuge contre ses chagrins. Jamais la Seine ne lui avait paru aussi belle, aussi blonde. Elle glissait, l'incessante rivière, toute émaillée de reflets irisés, elle glissait, entraînant avec elle les jours et les nuits et roulant les semaines comme des galets. Et moi, songea Gabrielle, je me laisse glisser comme elle, avec mon incertitude, mes tergiversations, mes doutes. Elle eut la révélation subite de la course imperceptible des petites secondes pressées qui grignotent la vie des êtres. Déjà, un mois s'était écoulé depuis qu'elle avait quitté sa mère et Clémence, tout un mois pendant lequel elle s'était lancée à la poursuite de ce qu'elle croyait être sa nouvelle vie, et la voilà de nouveau, désemparée, ne sachant plus si elle avait pris la bonne décision. Peut-être ses sœurs Anna et Adèle avaient-elles eu raison en voyant en elle la grande rêveuse de la famille qui voyait le monde avec des yeux étoilés et s'accrochait continuellement aux mirages. Et tous les moments de désolation et d'ennui qu'elle vivait depuis un mois étaient comme ce flux, ce roulement continu qui minait les murs des bâtiments et usait les rives, rongant la confiance dont elle s'était armée dès le moment où, encore à Saint-Boniface, elle avait rêvé de venir à Paris.

Un goéland s'élança dans les airs tout à coup, fit un tour au-dessus de sa tête et fila en planant entre deux peupliers; puis, à grands coups d'ailes, il s'éleva dans la direction du

soleil. Aller vers la lumière, pensa Gabrielle tout en suivant la trajectoire sinueuse de l'oiseau. C'était bien la direction à prendre. Mais encore fallait-il savoir par quel chemin on devait passer. C'était justement ce qu'elle ne savait pas en ce moment. Déjà, le goéland survolait le Palais de Justice de l'autre côté du fleuve, puis il monta, monta toujours, et Gabrielle sentit en elle quelque chose d'ensoleillé et de pur qui montait avec lui. Soudain, dans une bousculade impatiente, désordonnée, des souvenirs remontaient du fond sans fin de sa mémoire en une énorme vague irrépressible. Les vacances qu'elle avait passées avec sa mère à la ferme de son oncle Excide, à quelques milles seulement de Somerset. Ses promenades solitaires dans le bois entourant la maison et, au sortir de ce petit bois, dans la plaine ouverte. Un faucon, invariablement, montait superbement dans le ciel de son enfance, au-dessus de l'immense plaine ondulée qui se déroulait en longues vagues souples jusqu'à l'horizon. C'était une image qui était restée en elle comme un trésor pour l'enchanter. Car, même à cette époque-là, toute jeune qu'elle avait été, elle s'était vue, comme le faucon, en train de déployer ses ailes pour partir à la recherche d'elle-même, pour découvrir ce qui, en fin de compte, la définissait comme être humain et peut-être même, avec le temps, comme l'artiste qu'elle voulait devenir.

Gabrielle regarda autour d'elle. La Seine était nette, brillante; une longue péniche pavoisée de rouge et de jaune la coupait en silence avec la précision tranquille d'une lame. Au long des rues, les couleurs pastel des façades luisaient, des promeneurs s'attardaient sur les bords du fleuve. Gabrielle se remit à errer sans but à travers la ville, longeant les quais, passant devant les cafés bondés de gens qui profitaient de leurs loisirs pour recueillir les derniers moments de cette chaleur si douce des belles journées automnales, puis elle aboutit au Pont Neuf, le plus ancien, le plus célèbre des ponts de Paris, celui qu'elle aimait le plus parce qu'à cet endroit-là, la vue du fleuve n'était plus bouchée par des maisons. Plutôt, la Seine s'étendait large et majestueuse, lui rappelant l'immensité vertigineuse du lac Winnipeg, bordé de forêts profondes et denses, ponctué de baies et de plages, où le vent soufflait par rafales, creusant de belles petites vagues qui venaient s'éteindre sur le sable.

Se ressaisissant, Gabrielle secoua la tête, comme pour se délivrer d'une présence sourde et inopportune. Pourquoi lui arrivait-il de se sentir continuellement ballottée entre les vents des Prairies et les bises de Paris? C'était comme si elle n'était pas capable de choisir entre ces deux mondes, qui se fondaient continuellement l'un dans l'autre au point où elle avait l'impression de n'appartenir à aucun des deux. Comme une personne égarée, tiraillée entre deux univers et y cherchant toujours sa place. Fallait-il choisir entre eux? Mais n'avait-elle pas déjà opté pour une nouvelle vie en se séparant par des milliers de kilomètres de son milieu natal?

Gabrielle releva la tête et interrogea le ciel comme si c'était à lui de fournir une réponse. Là-haut, sur un fond de bleu de lin pur et doux, des mouettes tournoyaient au-dessus du fleuve. Une journée exceptionnellement ravissante, songea-t-elle, surtout à ce moment de l'année où les cieux pourraient si facilement prendre des tons grisâtres. Il était trop tôt pour rentrer; d'ailleurs, madame Jouve, sa logeuse, à qui Gabrielle s'était un peu ouverte sur ses projets d'étude d'art dramatique à son arrivée à Paris et qui prenait à cœur la formation des jeunes gens confiés à ses soins, n'en finirait plus de lui faire des remontrances au sujet de la façon dont elle passait ses journées à se balader au lieu d'étudier. Elle irait donc faire un tour au jardin des Tuileries, de l'autre côté du pont Solférino. Cela lui ferait du bien, se dit-elle, de se couler dans la nonchalance familière des promeneurs qui s'y rendaient pour savourer la tranquillité de la nature.

L'heure s'enfuyait. Il faisait toujours chaud, un brouillard très léger flottait sur la ville, donnant aux pierres un éclat atténué. Déjà, des ombres frileuses passaient sur les murs, les teintes pastel des façades paraissaient moins fraîches, tout avait pris un relief adouci. Arrivée à la grille des Tuileries, Gabrielle s'engagea dans l'allée centrale bordée de grands marronniers que dorait déjà un automne précoce. Au bout de l'allée, autour du bassin octogonal, de jeunes enfants s'amusaient à lancer sur l'eau de frêles bateaux de papier; un petit groupe de vieilles dames étaient assises non loin de là, en train de tricoter tranquillement, sans doute en faisant un échange de commérages. Une véritable oasis de calme au cœur même de la ville bouillonnante, pensa Gabrielle. Quelque peu apaisée, elle monta sur la terrasse du

Bord de l'eau pour porter son regard sur l'ensemble des jardins, et vit que quelqu'un l'y avait déjà précédée.

Assis sur le parapet de la terrasse, faisant face à la Seine, un homme travaillait sur une planchette qu'il tenait sur ses genoux. Complètement absorbé à peindre, il n'avait même pas tourné la tête pour voir qui s'approchait de lui. Gabrielle avait du mal à cerner ses traits, penché comme il était, mais elle devina qu'il était assez jeune, grand et mince, et, à cause de la façon dont il était habillé, qu'il n'était probablement pas Parisien. La main en visière devant ses yeux, le jeune homme leva la tête pour étudier le paysage devant lui, puis se remit à peindre. Intriguée, Gabrielle vint tout près pour voir ce qu'il faisait.

Sur la planchette, une série d'immeubles avaient pris forme à l'arrière-plan, du côté gauche du tableau, mais en retrait et légèrement tracés, comme s'ils appartenaient à un terrain lointain. Malgré leur taille, les façades s'en trouvaient fortement obscurcies par des arbres aux troncs épais et au feuillage touffu, comme on en voyait pousser librement à l'état sauvage, et très peu semblables à ceux aux branches légères, élancés et gracieux, qui ornaient le boulevard. La Seine, coulant impétueusement à l'avant-plan et surmontée d'une arche de pont peinte en gris violet, avait épousé une forme plus anguleuse que celle du fleuve à cet endroit, et les reflets de ses eaux prenaient les tons bleu verdâtre des lacs des montagnes, striés ça et là de touches de cramoiis, sans doute pour en suggérer la profondeur. Le ciel avait été élargi, tel celui des prairies, et rendu au moyen de teintes plus vives que le ciel actuel n'en montrait par l'ajout des touches de blanc, de rose vif et d'ocre jaune sur une couche de bleu azur. Tout à fait au fond, deux silhouettes, à peine ébauchées, semblaient s'éloigner dans le frisson lumineux de l'horizon, comme pour échapper à la solitude qui régnait sur tout le tableau.

Émerveillée par l'inattendu de sa découverte, Gabrielle demeura quelques minutes à considérer tour à tour le paysage qu'elle avait sous les yeux et la transformation que l'artiste lui imposait. Car la ville ne changeait pas. Ce qui changeait, c'était leur façon de la voir. Comment l'artiste était-il donc arrivé à passer au-delà des dehors imagés aux tons doux que, seuls, retenait le regard des spectateurs comme elle, pour projeter autant d'étrangeté et de mystère sur les arbres, le ciel, bref,

sur tout ce qui était là en réalité? Qu'est-ce qui l'avait amené à choisir des tons hardis qui évoquaient, plus que ce coin citadin, les lieux du monde les plus écartés?

Malgré elle, Gabrielle dut faire un bruit ou un mouvement qui avait distrait le jeune homme, car il se retourna tout à coup et constata sa présence.

– Bonjour, la salua-t-il.

– Bonjour! répondit Gabrielle.

Gênée de l'avoir dérangé, elle resta sur place. L'artiste se remit à retoucher son tableau, ne sachant pas si cette femme voulait ajouter quelque chose ou bien si elle attendait que lui ajoute quelque chose. Puis, il dit:

– Vous aimez les tableaux?

– Oui, tout à fait! Excusez-moi, je n'ai pas voulu vous importuner. Mais j'étais fascinée par la façon dont vous rendiez la scène...

– Venez de plus près, alors, pour mieux voir, j'en ai fini l'essentiel.

Comme Gabrielle hésitait toujours, le jeune homme enchaîna:

– Vous savez, vous ne seriez pas la première à me regarder faire...

Il se retourna vers elle avec un sourire qui semblait se délecter de l'intérêt que l'observatrice portait à son œuvre. Son visage bruni était beau dans sa maigreur, malgré les rides profondes qui s'enfonçaient dans ses joues et sur son front. Le regard avait une vivacité un peu moqueuse, mais l'expression en était bienveillante.

Ils restèrent là quelques instants, en présence l'un de l'autre, mal à l'aise, ne sachant toujours pas trop comment poursuivre l'entretien, conscients pourtant du fait qu'ils avaient quelque chose à se dire. Trouvant le silence lourd et incapable de se remettre à son travail, l'artiste se releva enfin et posa sur le sol la planchette sur laquelle il travaillait, l'appuyant contre le parapet de la terrasse.

– Cela vous plaît ? demanda-t-il soudain à Gabrielle.

– Beaucoup, répondit-elle sincèrement. J'aime les touches épaisses de couleurs vives, elles donnent tant d'intensité à la scène. Puis...

Elle s'arrêta tout à coup, songeuse. Qu'est-ce qui lui plaisait au juste? Bien sûr, la façon dont l'artiste avait peint la forêt, aux murs épais de verdure. Et l'ondée de soleil qui tombait là-dessus. Mais elle était surtout intriguée par le fait que le tableau ne lui renvoyait pas ce qu'elle voyait, elle! Devait-elle le dire? De toute façon, comment faisait-on pour traduire un tableau en mots et en phrases? Ce n'était pas facile.

Voyant que le jeune homme attendait toujours qu'elle finisse sa phrase, Gabrielle s'y essaya de nouveau:

– J'aime surtout l'eau en mouvement à l'avant-plan, qui me fait penser à un ruisseau turbulent dévalant sur des rochers. Les miroitements, les reflets irisés du courant d'eau sont particulièrement beaux.

– Vous trouvez? Alors vous me faites bien plaisir en me le disant. Croyez-moi, faire le ciel et l'eau, en rendre les effets, peut en décourager plus d'un! Justement, c'est pour cela que je suis venu à Paris, pour apprendre comment coucher sur la toile cette richesse de reflets et de coloration qu'on trouve dans la nature.

– Et vous avez certainement réussi, avec ces couleurs vibrantes, ce défilé vers la lumière. Mais il y a quelque chose qui m'étonne...

Elle cherchait ses mots, ne voulant pas du tout offusquer le peintre, mais désirant comprendre ce qu'il avait fait.

– Dites-moi, l'encouragea l'artiste, souriant à demi. Vous avez une question à me poser?

– À vrai dire, oui. Ce qui m'intrigue, c'est que vous avez subordonné votre évocation de la ville aux éléments d'un paysage plutôt rude et sauvage. Et toute la scène est imbuée de solitude et de mystère. Mais comment avez-vous réussi cela à partir d'un lieu tout aussi citadin? À quoi pensiez-vous en peignant votre œuvre?

L'artiste resta silencieux un moment, à regarder son tableau, à réfléchir. Il y avait probablement tant d'explications

à donner, mais, pour dire la vérité, il ne savait pas lui-même ce qui l'avait amené à peindre un tel paysage. Ce n'était pas à lui qu'il fallait poser des questions sur la théorie de l'art, car il n'en savait pas grand-chose. Son maître, un jour, lui avait demandé à brûle-pourpoint: «Qu'est-ce que c'est que peindre, pour vous?», et il n'avait pas su quoi répondre. Pourtant, devinant que la question posée par la jeune femme était fondée sur bien plus qu'une futile curiosité, il lui semblait qu'il fallait faire un effort et, puisqu'elle attendait toujours sa réponse, il s'y essaya à son tour.

– Ceux qui connaissent les théories de l'art disent qu'en art, le sujet lui-même importe peu. Car il ne s'agit pas de copier ce qu'on a sous les yeux mais d'en saisir l'esprit, l'âme même, et de communiquer nos propres impressions à partir de l'objet ou de l'endroit qui a capté notre attention. Je suppose que je peins ce que ce lieu pourrait être, ou bien ce que j'aimerais qu'il soit...

– En effet, répondit Gabrielle, songeuse, c'est bien votre propre vision qui ressort dans cette œuvre, car il y a là une richesse d'imagination allant bien au-delà de ce que la nature seule peut vous offrir à cet endroit.

Elle examina de nouveau la scène, mais en s'imposant un œil d'artiste, en essayant de la recomposer à son tour. Le jeune homme, ayant compris ce qu'elle était en train de faire, patienta, le regard amusé.

Après quelques moments, Gabrielle se tourna vers lui.

– Il me semble que le même site, vu sous un angle différent, offrirait bien d'autres motifs, multipliés à l'infini. Parmi toutes les possibilités, votre regard a choisi une forêt aussi vieille que le monde, et je me demande pourquoi. Vous devez donc connaître de tels lieux?

– Si je les connais! C'est que je suis un homme du Canada, un amoureux inconditionnel des paysages magnifiques mais désertiques et rudes, des horizons sans fin! Je me présente: René Richard, de Cold Lake, Alberta, à votre service! Inconnu, barbouilleur d'instinct et arrivé depuis peu dans cette ville pour apprendre comment peindre! En ce moment, je suis étudiant en Beaux-Arts à l'académie Meyrand.

Là-dessus, il fit la courbette de façon à provoquer le rire ravi de Gabrielle qui trouvait si incongrus l'apparence du jeune homme, qu'elle avait trouvée de prime abord sombre et déconcertante, la volubilité soudaine avec laquelle il s'était présenté, et le geste galant qu'il venait d'esquisser. Tout malaise se dissipa; ils avaient l'impression, telles des âmes sœurs, de s'être retrouvés après une longue absence et ce, grâce à une rencontre on ne pouvait plus fortuite.

Riant toujours, Gabrielle s'approcha de René, lui serra la main, et s'assit à côté de lui sur le parapet de pierre, contente d'être tombée sur un autre dépaysé comme elle et Canadien en plus. Contentée aussi de pouvoir partager ses impressions avec quelqu'un qui serait en mesure de comprendre tout ce par quoi elle était passée depuis son arrivée en France.

– Il faut bien croire, dit-elle, au cours naturel des infinies combinaisons de la vie. Car nous voilà dans une situation tout à fait invraisemblable qui est pourtant réelle. Il est incroyable que nous ayons pu nous rencontrer ainsi! Moi, je me nomme Gabrielle Roy, et je viens du Manitoba, figurez-vous! Une coïncidence de taille, rien de moins. Et comme vous, je suis venue à Paris pour étudier, et pour profiter de tout ce que cette ville peut m'offrir: le théâtre, la littérature, la musique...

– Et la peinture, ajouta René. Rembrandt, Botticelli, Rubens, tant d'autres peintres...

– Oui, toutes ces richesses, bien sûr, et encore...

Gabrielle se tut, sa pensée s'envolant de nouveau vers le passé, vers ses préoccupations du moment. Pouvait-elle se permettre de lui en dire un mot? Ils étaient seuls, ils ne se connaissaient pas, leur rencontre était due au hasard, et elle eut pourtant le sentiment que sa vie était rattachée à la sienne, qu'ils avaient besoin de se parler, et que lui comprendrait son dilemme.

– À vrai dire, commença-t-elle à avouer d'une voix quelque peu fragile, malgré toutes les beautés de la ville, malgré toutes les découvertes qu'il y a à faire, je ne suis pas contente de mon séjour. En me lançant dans cette aventure, je cherchais aussi un autre mode de vie, et surtout un lien d'appartenance avec une grande communauté de langue française où je me sentirais à l'aise. Je croyais savoir ce dont je ne voulais pas, une vie étriquée,

étouffante, celle que j'aurais menée si j'étais restée chez moi. Eh bien, me voici à Paris, dans toute sa splendeur de capitale... et pourtant, à combien de moments déjà j'aurais donné je ne sais quoi pour me retrouver à l'instant même au Manitoba. J'y pense toujours. C'est à n'y rien comprendre.

– Je dirais que cela ne peut pas être autrement, lui répondit René. Le passé laisse bel et bien son empreinte sur nous, cela arrive à tout le monde. Une empreinte en creux, d'ailleurs, que le vent le plus violent ne parviendra jamais à dissiper, j'en suis certain.

– Mais j'ai toujours l'impression d'être en décalage!

Gabrielle avait élevé la voix, comme si elle devait, sans délai, livrer bataille aux souvenirs qu'elle avait toute la peine du monde à refouler.

– Je suis comme le voyageur qui passe son temps à se rappeler son passé, et à imaginer son avenir. Il est, pourtant, dans le moment qui bouge, dans le véritable présent, ce qui fait de lui ni tout à fait le même ni tout à fait un autre que celui qu'il a été ou sera. Comment donc faire le trait d'union entre une vie à défaire et un destin à refaire? J'aimerais bien le savoir!

– Dites-moi, pourquoi aurait-on à se défaire de ce qu'on a connu? lui objecta l'artiste. Depuis mon arrivée à Paris, mon maître me reproche constamment de ne peindre que la nature et la solitude des paysages du Nord d'où je sors, et j'ai beau essayer de reproduire autre chose, je continue à respirer l'autrefois et à m'en nourrir. Les Territoires du Nord-Ouest, le nord du Manitoba, l'Ungava, tous ces endroits, j'ai cherché à en peindre la beauté, la sauvagerie et, oui, la solitude, dont j'ai toujours eu besoin pour faire à mon aise. Cela, c'est mon passé, mais c'est aussi ma réalité, c'est ce qui me définit.

Il y eut un nouveau silence, comme s'ils avaient besoin, chacun de son côté, de quelques moments pour mettre bon ordre dans le foisonnement de rêveries, de réflexions et d'émois avant de poursuivre.

Le soir tombait tout doucement, et l'ombre fraîche du jardin avançait vers la terrasse où ils étaient assis. Lentement, le ciel s'assombrissait, le fleuve se gonflait, un souffle frisquet

chassa sur les gravillons de l'allée un tapis de feuilles mortes. Pendant quelques instants encore, Gabrielle demeura songeuse, comme plongée dans une pensée infinie, puis, elle eut conscience du regard du jeune homme qui l'observait, et elle rougit de laisser voir sa préoccupation.

– En fait, reprit-elle, se livrant à un torrent de paroles qu'elle ne pouvait plus retenir, je me trouve à une véritable croisée des chemins depuis quelques jours, au point où je m'interroge sur ce que je fais ici. Je suis partie parce que je n'en voulais pas, de mon passé, pourtant, j'ai du mal à me tailler une place dans le moment présent, où tout me semble étranger. Avant de changer de continent, je ne pensais qu'à faire du théâtre, c'était ma passion. J'ai remué terre et ciel pour me libérer de ce que je croyais être des entraves, familiales et autres, pour venir étudier l'art dramatique à Paris, et depuis que j'ai l'occasion d'en faire, eh bien, j'ai de plus en plus l'impression que je me suis trompée de direction! Figurez-vous, il y a quelques jours, j'ai raté mon audition au théâtre de Charles Dullin, non pas qu'on m'ait remerciée, mais parce que je me suis enfuie avant même qu'elle ait eu lieu! Peut-on avoir encore plus de doutes sur ce qu'on veut faire dans la vie?

– Vous n'êtes pas la seule à en avoir, dit René avec un léger sourire. Moi aussi, au tout début de mon séjour, je me suis bien demandé si j'étais vraiment à ma place, alors que je bataillais contre la peinture rebelle, si difficile à manier. On pense avoir une vocation à l'infini, on passe par tant de chemins pour lui être fidèle, et en très peu de temps on se cogne aux murs du réel. Et il y a tant de murs dans cette ville...

– Dans la vie tout court! enchaîna Gabrielle spontanément. Aussitôt un mur abattu, on se trouve face à un autre. Mon horizon semble barré par un mur, je m'en rapproche chaque jour davantage, je sais qu'il me faudra le sauter sous peu. Il faut bien l'admettre, il est facile d'avoir envie de changer de vie, de se mettre à réinventer son destin en rêve. Mais la réalité, c'est qu'on ne sait pas toujours comment y arriver.

– Écoutez, Gabrielle, répondit le jeune homme, votre chemin est probablement dessiné, déjà, tout droit devant vous, sauf que vous ne le reconnaissez pas encore. Bien sûr, il est possible que votre destin soit à refaire si le théâtre n'est pas votre voie,

mais il n'y a pas que le théâtre. Il y a tant d'autres chemins à suivre. Vous qui avez le don de l'observation, vous qui aimez tant explorer, découvrir du neuf, regardez bien: comment peut-on faire partager ce qui dans ce jardin est une manifestation par excellence de la vie? Cette lumière qui s'attarde au feuillage, cette profusion de fleurs, ces couples qui flânent, ces enfants, cette fontaine, vous les voyez tout aussi bien que moi. Toute une richesse de détails, et chacune de ses figures est un monde. Avez-vous considéré les diverses façons qui existent pour saisir ces images? Sur une toile, dans une phrase, sur une portée, et encore... Ces figures sont belles, mais seulement à celui qui sait les voir. Encore faut-il trouver la manière de les rendre pour qu'elles ne se décolorent pas ou ne soient pas fanées... exemple de l'eau... la peindre... effet de légèreté... mouvement...

Pendant qu'elle l'écoutait, les pensées de Gabrielle se mirent à errer dans un univers lointain où la voix de l'artiste lui parvenait, distante, tout en restant précise. Un souvenir avait surgi, que Gabrielle avait depuis quelque temps perdu de vue. Elle se revit, isolée, dans sa petite chambre du grenier, rue Deschambault, en train d'écrire ... Combien de fois lui était-il arrivé de recueillir des miettes de vie qu'elle notait dans ses carnets, parfois par crainte d'oublier ce qui dans le moment l'avait frappée ou émue, parfois par souci d'y voir clair? Puis, autour d'un fait divers, d'une histoire entendue, elle avait échafaudé un récit, brossé des scènes, improvisé des personnages, dit en mots ce que livrait l'audace imaginative en un tracé foudroyant, ce que lui apportait le regard...

Gabrielle fit un effort pour chasser ce vague. Elle n'avait rien perdu de ce que René avait dit mais, en même temps, elle avait reconstruit un moment de vie parallèle. Il lui avait apparu alors, dans une sorte de fulgurance, que ses actes, ses pensées, depuis bien des mois, étaient probablement davantage liés à l'écriture qu'au théâtre.

Elle fixa René, qui continuait de parler.

– Entouré comme je l'ai été de maîtres et d'étudiants, pendant les deux ans que j'ai passé ici, j'ai eu l'occasion de me mesurer à eux. Cet apprentissage a été dur. Certains m'ont dit que ce que je faisais était vieux jeu, que le paysage ne menait nulle part. D'autres m'ont conseillé de revenir aux formes pures, abstraites,

en peignant des carrés, des cubes et des triangles. Moi, j'ai beaucoup expérimenté, mais j'ai fini par revenir à la nature, à ce que je connais. Je crois que je deviens plus lucide devant la nature, et la peindre est décidément ce qui me vaut le mieux. Au fond, l'essentiel dans tout ça, c'est de partir à la recherche de soi-même pour découvrir ce qui résiste. Parce que, sans cela, on ne saura jamais pleinement qui on est...

* * *

Il se faisait tard. La nuit était tombée depuis deux heures au moins, mais elle était si claire qu'on doutait que le jour se fût complètement enfui. Une lune énorme et luisante flottait au-dessus de la ville, illuminait la place de la Concorde et couvrait de laque somptueuse les eaux de la Seine. Les deux amis s'étaient quittés un peu plus tôt, après s'être promis des retrouvailles sans faute dès leur retour au Canada.

Ils étaient restés des heures à se parler, de tout et de rien. D'eux-mêmes, surtout, mais avec légèreté, comme si c'était, de part et d'autre, une simple histoire. Ils avaient partagé leurs expériences et ils en avaient même ri. Gabrielle avait été ravie de découvrir que, quelque part en elle, il y avait encore des rires qui traînaient, étouffés depuis quelque temps par les soucis qui l'avaient assiégée continuellement à partir du moment où elle avait pris la décision de venir à Paris.

– C'est fou, comme on peut avoir peur de faire un pas, lui avait confié René. On a si peur de gâcher sa vie en ratant son coup. On souffre tous de ce qui pourrait nous arriver, de ce qui peut-être ne sera jamais. La partie la plus ridicule de nos peines. Souffrir à l'avenir. Mais on nous a appris à prévoir l'argent qui nous fera défaut, la maladie que nous n'aurons probablement jamais. Nous souffrons tous de notre avenir. Et pendant ce temps, nous piétons notre présent. Il ne faut pas renoncer à réinventer sa vie de peur qu'elle nous réserve des surprises!

Gabrielle revivait ces instants et souriait les lèvres fermées, meublant sa solitude avec les paroles que René avait dites et qu'elle prolongeait, modifiait, achevait comme une ritournelle. Jamais personne ne lui avait parlé comme cela auparavant, jamais personne ne lui avait livré le fond de son cœur au point de révéler une âme sœur qui, tout en s'interrogeant et se souciant constamment, s'efforçait néanmoins d'aller de l'avant.

– Mais toi, lui avait-elle lancé à un moment donné, malgré tout, tu as l'air heureux.

– Je le suis, avait-il répondu. Et inquiet aussi, et tourmenté, avec sans cesse des rêves en attente et souvent les yeux voilés. Mais moi, c'est comme ça que je me sens vivre.

Sans doute, songea Gabrielle, était-elle aussi de ces personnes qui n'aimaient pas s'installer dans quelque chose. Oui, elle redoutait l'instabilité, nourrie de doutes et d'oscillations. Mais cet état ne valait-il pas mieux que la lénifiante assurance des gens surpris de rien, qui vont droit, pensent viser juste, et dont les buts ne sont que des habitudes? Peut-être cette curieuse énergie que Gabrielle ressentait, qui la tirait continuellement, venait-elle justement de ce mélange de fougue et de désenchantement qui l'obligeait à chercher ailleurs et plus loin. Peut-être faisait-elle partie de ceux qui avaient toujours besoin de rompre, de faire place nette, de remettre en cause ce qui avait été décidé ou accompli. Cette discontinuité dans les pensées, dans les actes, dans les désirs, si ombrageuse qu'elle ait pu paraître à certains moments, était aussi de l'exigence, ainsi qu'un défi à relever pour pouvoir se réinventer.

Arrivée au pont, Gabrielle s'accouda sur le parapet et respira profondément. bercée par le clapotis des vagues presque imperceptible contre les vieilles pierres des quais, elle regardait l'eau filer, fascinée par cette masse mouvante, brillante, parsemée d'une infinité de gouttes irisées. À l'intérieur même de sa contemplation, une image se fraya un passage, se confondant avec les eaux étoilées. C'était l'image d'une immense prairie fleurie de marguerites jaunes, sauvages, et d'un vent printanier. Debout, au milieu des fleurs sous un soleil ardent, sa mère lui tendait les bras et riait aux éclats. Elle, qui avait si peu connu ce qui faisait la beauté, la splendeur des choses humaines, elle avait encouragé sa fille à partir à la découverte du monde et à la recherche d'elle-même, pour prendre conscience de ce qui résiste...

Au souvenir de ce moment, un large sourire éclaira le visage de Gabrielle. Ainsi les rêves revenaient-ils parfois, singulièrement, à l'heure où on les attendait le moins, mais où on en avait le plus besoin. Et les souvenirs d'âges divers se superposaient dans la mémoire, se fondaient et, une fois leur

foisonnement maîtrisé, finissaient par composer un tableau. René avait aussi eu raison en disant qu'une vie sans souvenirs serait une vie imparfaite.

Il fallait bien rentrer, car madame Jouve, ne l'ayant pas revue depuis le matin, commencerait sûrement à s'inquiéter. Rassérée, Gabrielle reprit son chemin d'un pas plus léger. Elle devait se pardonner ses émois, et être confiante qu'elle saurait un jour mettre bon ordre dans les angoisses et les réflexions solitaires qui les nourrissaient. Il était bien possible qu'elle faisait partie de ces âmes indécises et vagabondes, confectionnées dans l'étoffe des nuages, dont la forme est changeante et multiple et même, à certains moments, fragile. Peu importait, car, quand le grand soleil brillait au fond du ciel, ces âmes, autant que les nuages dont elles étaient faites, se couvraient de couleurs ardentes et devenaient porteuses d'harmonie et de clarté.

Lentement, les nuages dans son cœur s'étaient dissipés, et Gabrielle sentait l'espoir, comme une petite musique qui grimpe avec tendresse vers les sommets de la gamme, se hausser tout doucement en elle. C'était comme une mélodie qui disait le chagrin de vivre mais aussi la douceur et la beauté du monde, les soirées calmes et les instants limpides, tout ce que les mains ne sauraient saisir, qui s'enfuyait et qu'il fallait à tout prix retenir par les apports de la mémoire et la vertu du songe. Légère comme une brise aux rideaux de l'été, elle montait toujours, discrète et fière, une tendre petite mélodie parée des sept couleurs du spectre de la lumière.

NOTE

1. Ce texte a été publié une première fois (Arcand, 2009) dans un ouvrage collectif produit en 2009 aux Éditions du Blé pour célébrer le centenaire de la naissance de Gabrielle Roy (Gaboury-Diallo (dir.), 2009). Que soient ici vivement remerciées l'auteure du texte, Tatiana Arcand, la directrice de l'ouvrage collectif, Lise Gaboury-Diallo, et les Éditions du Blé pour avoir autorisé la republication de ce texte dans ce numéro spécial des *Cahiers franco-canadiens de l'Ouest* marquant les 40 ans du Centre d'études franco-canadiennes de l'Ouest (CEFCO). L'originalité de ce texte, entre autres qualités, et le souhait de le diffuser encore davantage, en particulier par le biais de la revue du CEFCO, sont à l'origine de cette republication.

BIBLIOGRAPHIE

ARCAND, Tatiana (2009) «Le don du regard», dans GABOURY-DIALLO, Lise (dir.) *Sillons: hommage à Gabrielle Roy*, Saint-Boniface, Éditions du Blé, p. 19-35.

GABOURY-DIALLO, Lise (dir.) (2009) *Sillons: hommage à Gabrielle Roy*, Saint-Boniface, Éditions du Blé, 286 p.